

Rousseau

Lettre pédagogique

Edition
2012/13

- **Attention à l'amour-propre**
- **Retour à la nature?**
- **Le Contrat social**
- **La monarchie**

Attention à l'amour-propre

Jean-Jacques Rousseau a été philosophe contre son gré. Dans l'un de ses derniers ouvrages, il dit que penser le fatigue et il s'en plaint, il redoute tout ce qui le pousse à se livrer à cette activité. Il préférerait de beaucoup laisser libre cours à sa paresse naturelle et passer son temps à rêvasser, car la rêverie est une forme de pensée qui ne réclame aucun effort, les pensées s'enchaînent d'elles-mêmes. Le fait qu'il se soit imposé la contrainte que représente la pensée philosophique ne s'explique que par « l'espoir insensé que la vérité l'emporte sur les préjugés ».



Il naquit il y a trois cents ans à Genève, ville francophone, indépendante à l'époque. Sa mère mourut peu après sa naissance. Il fut confié à une tante qui, comme il l'écrivit plus tard, lui apprit à aimer la vie. Son père, horloger de son métier, était un homme instruit qui, très tôt, l'initia à la littérature. Jean-Jacques Rousseau écrivit des pièces de théâtre et des romans sentimentaux, tel que *Julie, ou la Nouvelle Héloïse*, qui connut un immense succès. Il avait également des talents musicaux; il écrivit des ouvrages sur la musique et composa même quelques opéras, avec plus ou moins de succès.

Rousseau mena une vie tourmentée. Il déménageait souvent, se faisait héberger par des admirateurs appartenant à la noblesse, accumulait les emplois divers où il ne restait jamais bien longtemps, compte tenu de son mauvais caractère et de son arrogance. Ses amitiés, comme ses amours, ne faisaient pas long feu non plus. Mais sa liaison avec Thérèse Levasseur dura toute la deuxième moitié de sa vie. Elle lui donna cinq enfants, il finit par l'épouser, même si

cette union, non religieuse, ne fut jamais officielle.

Nature et culture

Rousseau passa une grande partie de sa vie en France, principalement à Paris et dans sa région. C'est là qu'il découvrit la philosophie. Il fit la connaissance

de Voltaire et se lia d'amitié avec Diderot. Il écrivit à sa demande des articles sur la musique pour *La Grande Encyclopédie*, fleuron des Lumières. Peu après, il entreprit d'écrire des ouvrages philosophiques.

Sa première œuvre parut en 1755, sous le titre : *Le Discours sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes*. L'auteur démontre que les inégalités, telles que la naissance, la richesse et le pouvoir, sont le produit de la société, terme par lequel il désigne également l'État (à l'époque, le même terme était utilisé indifféremment pour l'un ou l'autre).

Le discours sur l'inégalité est un exemple classique de critique de la société. Dans cet ouvrage, l'auteur défend l'idée selon laquelle la vie en société ne représente pas pour l'homme un progrès, mais au contraire une régression par rapport à « l'état de nature » qu'il connaissait à l'origine. La vie en société a perverti l'homme. Elle a fait naître en lui un sentiment contre nature : l'amour-propre (qu'il oppose à l'amour de soi). Ce sentiment pousse l'individu à accorder plus d'importance à soi-même qu'aux autres et à faire le mal. « Ainsi, ce qui rend l'homme essentiellement bon est d'avoir peu de besoins et de peu se comparer aux autres ; ce qui le rend essentiellement méchant est d'avoir beaucoup de besoins et de tenir beaucoup à l'opinion. » L'amour-propre, appelé « égoïsme asocial » par un contemporain de Rousseau, est selon lui à l'origine du mal. Il va de paire avec le ressentiment, le mépris, la concurrence, l'exploitation et la répression et conduit aux inégalités sociales. Pour comparer l'effet de perversion de la civilisation aux vertus de l'état de nature, Rousseau n'avait pas besoin de chercher dans le passé, car à son époque de nombreux peuples ne vivaient pas encore en société ou sous une forme d'état organisé. On les appelait les « sauvages ». Rousseau

L'homme civilisé, poussé par l'amour-propre, n'est heureux que s'il est estimé des autres

donna à ce terme une connotation positive. Il avait une grande admiration pour les « sauvages d'Amérique du Nord », les Indiens. Ils possédaient à ses yeux une bonté naturelle, ils n'étaient pas encore corrompus par l'amour-propre.

Les « sauvages » connaissaient un bonheur naturel, dû simplement au « senti-

ment de leur propre existence ». « Le sauvage vit pour soi, tandis que l'homme civilisé, qui vit toujours à l'extérieur de lui-même, ne vit qu'à travers le jugement des autres, il ne tire le sentiment de sa propre existence que de leur jugement. L'homme civilisé, poussé par l'amour-propre, n'est heureux que s'il est estimé des autres, que s'il est jugé heureux de par ce qu'il possède de biens extérieurs tels que la richesse, la renommée et le pouvoir. Dans la société, l'homme est en permanence en quête de ces biens « car il y a toujours quelqu'un à envier et à surpasser, car il craint qu'il ne soit plus heureux que lui. »

L'homme civilisé ne peut plus être heureux, car il a oublié ce qu'est le vrai bonheur. Il croit que les sauvages ne connaissent pas le bonheur. Mais alors comment expliquer que ces mêmes sauvages persistent à refuser le bonheur en vivant parmi les Européens et de nombreux Européens choisissent délibérément de vivre parmi les sauvages et de rester avec eux ?

Pour Rousseau, la période la plus heureuse de l'humanité était celle où il existait un équilibre entre paresse et état primitif et amour de soi. Il aurait aimé que l'humanité en reste là, comme le faisaient les Indiens. Mais par un concours de circonstances désastreuses, qui dans l'intérêt général n'aurait jamais dû se produire, l'homme a quitté l'état de bonheur.

« Le premier qui, ayant enclos un terrain, s'avisa de dire 'Ceci est à moi' et trouva des gens assez simples pour le croire, fut le vrai fondateur de la société civile. », qui marqua la fin de l'état de bonheur. Dans l'état de nature, la terre appartenait à tous. Quand elle a été divisée entre les propriétaires terriens, l'idée de propriété privée est apparue, elle a entraîné la naissance de l'État qui l'a protégée par les lois. Elle est à l'origine des inégalités : des grands propriétaires terriens et des paysans sans terre, de la noblesse et du bas peuple, des riches et des pauvres.

Pendant l'époque heureuse de l'humanité, on cultivait déjà la terre. On était loin du stade primitif où l'homme était moitié homme, moitié bête. Les Indiens et autres

Emile est un plaidoyer pour une éducation aussi naturelle que possible, loin de l'influence néfaste de la société

sauvages sont le résultat d'un long processus de développement. Rousseau insiste sur le fait que l'homme se distingue de l'animal par la « perfectibilité ». L'homme avait atteint la perfection pendant cette période heureuse, il ne

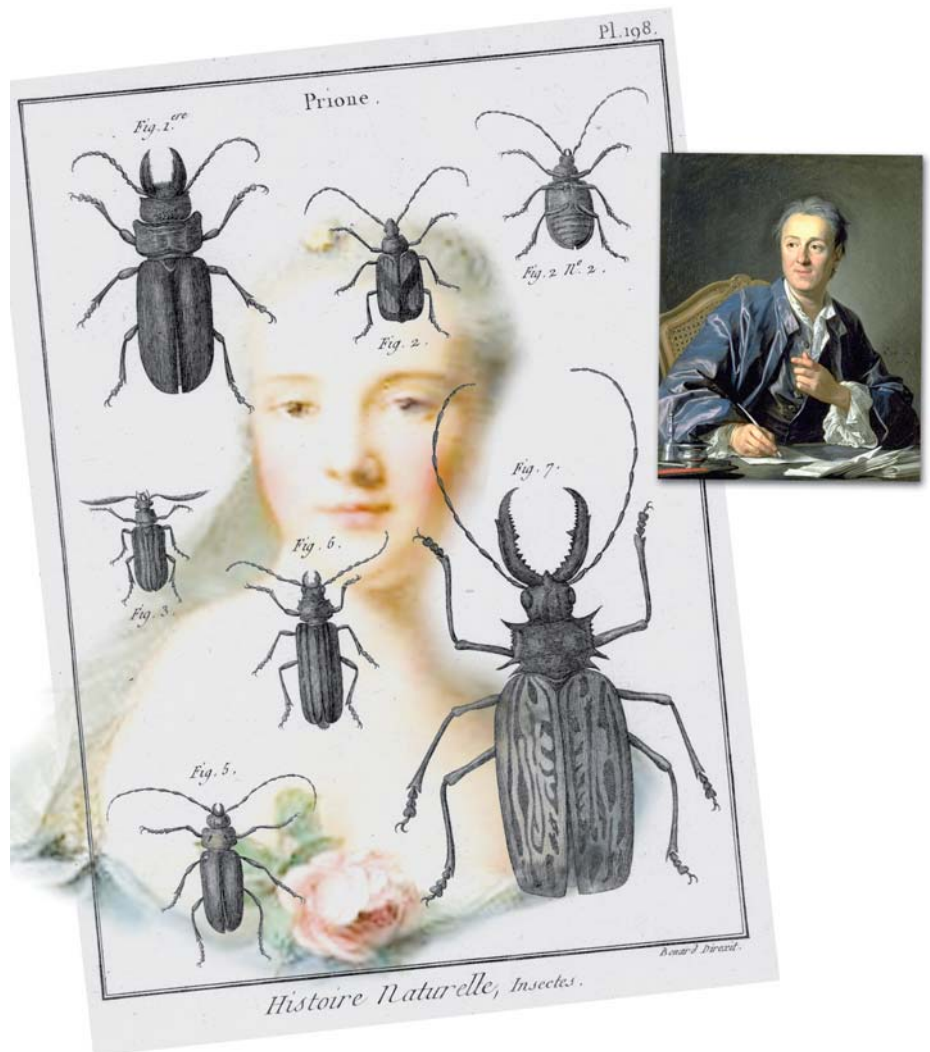
s'est ensuite développé que sur le plan individuel et l'amour-propre a entraîné le déclin de l'espèce.

Retour à la nature

Rousseau a souvent été associé à l'idée de : « retour à la nature ». On pourrait croire en effet qu'il plaide pour ce retour, mais au contraire il s'insurge contre ceux qui prétendent qu'il souhaite détruire la société et « retourner à la forêt pour vivre parmi les ours » Il sait que l'histoire est irréversible.

Il sait aussi que le sauvage, durant la période heureuse de l'humanité, n'est pas parfait sur un point : il ne connaît pas encore ou à peine la morale, un point essentiel pour Rousseau. Le sauvage est innocent comme l'enfant. Il ne peut faire le mal, car il ignore la différence entre le bien et le mal. Il est bon, mais sans mérite. La vraie bonté, la vertu, ne s'acquière que quand on a conscience de ce qu'est le mal.

On retrouve cette ambiguïté dans *Émile, ou de l'éducation*, une œuvre pédagogique qui a eu une grande influence (même si Voltaire a révélé que l'auteur avait placé ses cinq enfants dans un orphelinat). *Émile* est un plaidoyer pour une éducation aussi naturelle que possible, loin de l'influence néfaste de la société. Elle doit néanmoins préparer l'enfant à vivre en société. « Il existe une différence entre l'homme naturel qui vit à l'état naturel et l'homme naturel qui vit en société » écrit-il. « Émile n'est pas un sauvage à reléguer dans les déserts, c'est un *sauvage* fait pour habiter les villes. » Il doit être capable d'y trouver ce dont il a besoin, tirer profit de ses habitants et y vivre, non pas comme eux, mais avec eux.



Le Contrat social, la volonté générale

On comprendra peut-être mieux à présent pourquoi Rousseau, qui semblait haïr l'État et la société, a consacré tout un livre à leur organisation. Du Contrat social, le titre s'inspire d'une théorie ancienne et répandue, selon laquelle l'État serait le fruit d'une entente voulue et rationnelle entre les citoyens : ils décident de se regrouper en un État et de se soumettre à ses lois. Rousseau ajouta une note personnelle à ce modèle : Le Contrat social est un modèle de liberté et d'égalité.

L'homme à l'état de nature est libre dans le sens qu'il est maître de lui-même, il est son propre juge et ne se soumet qu'aux lois qu'il s'impose. Mais cette liberté l'expose au danger que représentent les autres. Le Contrat social apporte une solution : l'État, par le biais de lois et de sanctions, protège le citoyen, ainsi que ses biens.

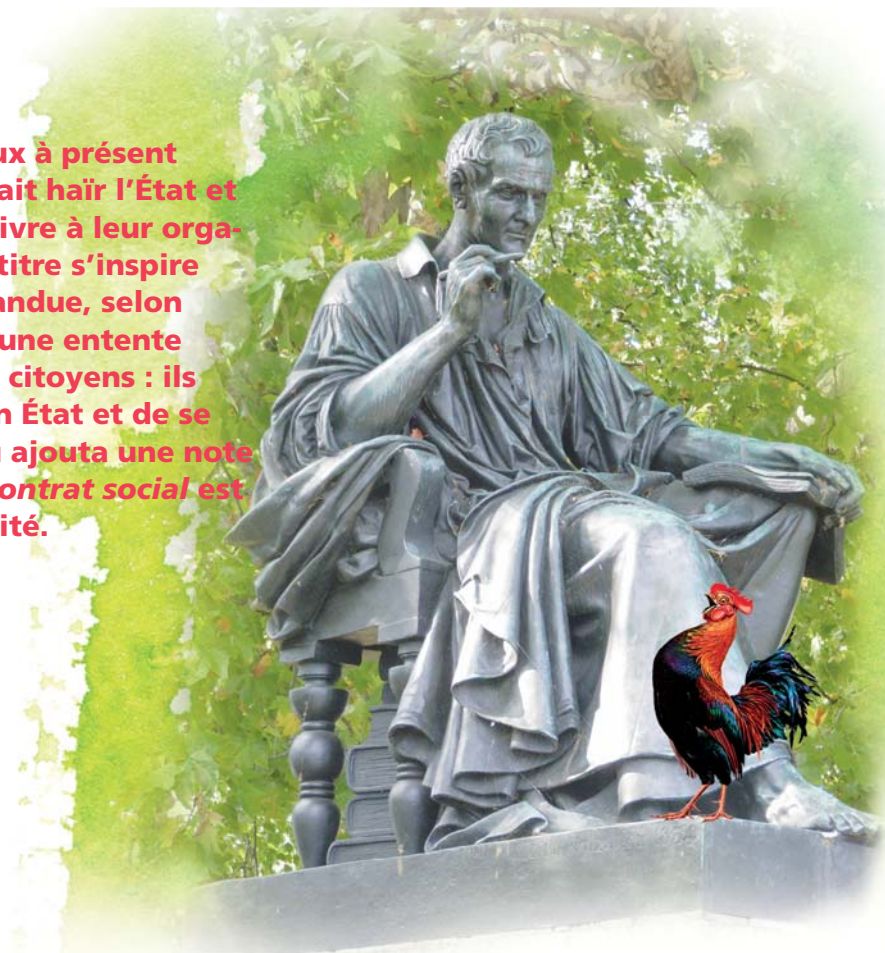
Le citoyen renonce à sa liberté naturelle, mais il obtient en échange sa « liberté de citoyen ». Cette liberté consiste, selon Rousseau, à n'obéir qu'à soi-même et par conséquent à conserver sa liberté.

Rousseau a réussi ce tour de passe-passe en introduisant l'idée de « volonté générale ». L'individu qui participe au Contrat social s'associe aux autres pour devenir « le peuple », la volonté générale est la volonté du peuple. Elle vise l'intérêt général et non les intérêts privés de l'individu. Pour Rousseau, la volonté générale est une sorte de moyenne de la somme des volontés et des intérêts de tous les individus. Il est nécessaire pour cela de limiter les différences. Si, au sein d'une société, il existe des intérêts inconciliables entre différents groupes, l'État, qui a pour mission de défendre l'intérêt général, ne peut remplir sa fonction. C'est alors qu'apparaît un État qui ne représente que la minorité la plus forte et opprime le reste des citoyens. La volonté générale n'est pas une donnée en soi, elle est un appel à la modération. Certains États totalitaires, appliquant le système du Parti unique, se sont à tort réclamés de l'idée de « volonté générale » de Rousseau.

Les lois doivent résulter de la volonté générale et servir les intérêts du peuple. Seul le peuple peut décider des lois qui régissent la vie en société. La liberté de chaque citoyen est par conséquent restreinte puisqu'il est tenu de respecter la loi, mais ces lois sont les siennes puisqu'il fait partie du peuple et qu'il est partie prenante dans la volonté générale. Ainsi, obéir aux lois revient à obéir à soi-même. Celui qui obéit à ses propres lois est libre. Celui qui enfreint la loi est contraint par l'État à la respecter et donc « contraint à être libre ». Le citoyen n'est libre que s'il se soumet à la loi.

La souveraineté du peuple

On retrouve dans l'idée de « souveraineté du peuple » l'idée de liberté, chère à Rousseau. Il relie le concept de Contrat social à l'idée de souveraineté du peuple. Cette théorie date du Moyen âge, mais elle est remise au goût du jour grâce au succès d'une théorie contraire, celle de



Rousseau emploie le terme 'République' dans le sens originel du terme : *res publica*, (*publiek ding*). Le terme 'État' signifie intérêt général, comme l'exprime le terme néerlandais : *gemeenebest*. Pour Montesquieu, philosophe français des Lumières, la République est tout simplement un État qui n'est pas gouverné par un monarque, qui n'est donc pas une monarchie. Cette définition est toujours employée de nos jours, mais elle a été adaptée à notre époque : une république est une forme de gouvernement dans laquelle le chef de l'État n'est pas un monarque (mais la plupart du temps un président élu). C'est pourquoi on appelle monarchie le modèle des Pays-Bas, mais il s'agit d'une monarchie parlementaire. Depuis le XIXe siècle, le pouvoir n'est plus entre les mains d'un monarque, mais d'un parlement qui représente le peuple.

l'absolutisme. L'un des absolutistes les plus éminents de l'époque est le philosophe anglais, Thomas Hobbes. Pour lui, le pouvoir, après l'acceptation d'un Contrat social, n'appartient plus au peuple. Il remet à l'État l'exercice total et incontesté du pouvoir. Hobbes considère que l'État ne peut assurer la paix et la sécurité de ses citoyens que s'il détient le pouvoir absolu.

Rousseau est fermement opposé à l'idée d'absolutisme. Pour lui, le peuple doit, en toutes circonstances, conserver sa souveraineté, il demeure la plus grande autorité. L'erreur des absolutistes est pour Rousseau de considérer que l'État est souverain, alors qu'il n'est en fait que le serviteur du peuple souverain. Il a pour mission d'appliquer les lois et d'assurer la liberté. L'État se voit confier le pouvoir par le peuple souverain, il gouverne au nom du peuple qui, à tout moment, peut limiter le pouvoir de l'État, le modifier ou le lui retirer.

La monarchie

La théorie du peuple souverain montre combien, chez Rousseau, idéal et réalité ne font qu'un. Presque tous les pays d'Europe sont à l'époque des monarchies absolues, la souveraineté appartient au roi. En France, c'est Louis XV.

L'idée de souveraineté du peuple suppose que le roi peut être révoqué et la monarchie abolie par lui. Il est dangereux à l'époque d'avancer de telles idées. Rousseau va plus loin. Il affirme que la monarchie absolue, le despotisme, est une forme de tyrannie dans laquelle le roi ne défend pas l'intérêt général, mais seulement ses propres intérêts. Il n'a pour préoccupation que de conserver pouvoir et richesse. Pour cela, il maintient le peuple dans la misère et l'ignorance, de façon à ce qu'il ne se retourne pas contre lui. En outre, la monarchie étant héréditaire, le risque de voir un enfant, un monstre ou un simple d'esprit monter sur le trône n'est pas exclu.

Un roi bon devrait selon Rousseau avoir pour objectif l'intérêt général, servir réellement la souveraineté du peuple et toujours respecter les lois. Une telle monarchie serait en réalité une république, car l'intérêt général serait primordial. La monarchie absolue ne connaît que des sujets soumis au roi. Dans une république, chacun est sujet dans la mesure où il est soumis aux lois de l'État, mais aussi citoyen, dans la mesure où il par-

ticipe à la souveraineté du peuple. Rousseau, né dans la République de Genève, considère que les Français prétendent à tort être des « citoyens ».

Démocratie et aristocratie

La république se distingue de la monarchie par le principe de liberté, mais aussi par celui d'égalité. Dans une monarchie absolue, le roi se place au-

dessus de ses sujets et au-dessus des lois, il est une sorte de dieu. Dans une république, les hommes sont égaux et chacun est tenu de respecter la loi. Ceux qui gouvernent ne font que leur devoir de

citoyens, même s'ils portent le titre de roi. Même après son *Discours sur l'inégalité*, Rousseau s'est toujours insurgé contre les inégalités sociales.

Liberté et égalité représentent les fondements de la démocratie. Pour Rousseau, la démocratie est un modèle de gouvernement idéal, trop idéal même. « S'il y avait un peuple de dieux, écrit-il, il se gouvernerait démocratiquement », mais il ajoute qu'un « gouvernement si parfait ne convient pas à des hommes ». Dans certaines circonstances

Obéir aux lois revient à obéir à soi-même

Selon Rousseau, dès qu'un peuple confie le pouvoir à un représentant élu, il perd sa liberté. De nos jours, certains prétendent que notre démocratie parlementaire est en réalité une sorte d'aristocratie, car le peuple n'exerce son pouvoir qu'une fois tous les quatre ans, lors des élections parlementaires. Le reste du temps, il délègue le pouvoir.

seulement, la démocratie serait possible : dans un petit État, caractérisé par un style de vie sobre, des codes de conduite simples et une grande égalité de rangs et de richesses.

Ces conditions étaient réunies il y a deux mille ans dans la ville d'Athènes, cité indépendante, berceau de la démocratie, mais on n'a plus connu ces conditions depuis. Rousseau pensait que la démocratie était irréalisable pour les grandes puissances qu'étaient les royaumes européens de son époque. N'oublions pas que le terme « démocratie » désignait non pas la démocratie parlementaire que nous connaissons aujourd'hui, mais la démocratie directe, telle qu'elle existait dans Athènes, à l'Antiquité. Tout citoyen (les hommes seulement) avait accès aux réunions publiques qui représen-



taient le pouvoir supérieur. La forme de démocratie que la plupart de nos pays connaissent, un système de représentants élus, n'existait pas. Rousseau d'ailleurs refuse de prime abord toute idée de représentation du peuple, car la souveraineté qu'est la volonté générale ne peut être représentée. Au moment où un peuple choisit ses représentants, il renonce à sa liberté. Le système de représentation politique est pour lui un vestige de la société féodale de rangs du Moyen âge. Dans la république antique, ce principe n'existait pas.

Rousseau ne prend pas Athènes pour modèle, mais sa rivale : Sparte, gouvernée par un système aristocrate. Il conçoit l'aristocratie au sens littéral du terme : la domination des meilleurs. Les meilleurs, à ses

yeux, sont les vieillards que l'expérience a rendu sages. Cette forme d'aristocratie, une gérontocratie (la domination des vieillards) est pour lui la meilleure forme de pouvoir et la plus naturelle. C'est aussi la plus ancienne puisque traditionnellement, les anciens de la famille ou du clan détenaient l'autorité, comme chez les Indiens. Cette aristocratie naturelle, dit Rousseau, s'est transformée ensuite en une aristocratie sur la base d'élections, comme à Sparte. Le Conseil des anciens était l'autorité suprême (dans la république aristocratique de Rome, il existait un conseil

Les idées de Rousseau sur la liberté et l'égalité ont largement inspiré la Révolution Française

comparable, le Sénat, (de *senex* : vieux.) Rousseau rejette l'idée d'une aristocratie héréditaire, telle qu'elle est pratiquée en Europe.

À Sparte, la volonté générale s'exprime naturellement car les tensions entre l'intérêt privé et l'intérêt général sont réduites au minimum par les lois et l'éducation. Les citoyens apprennent très jeunes que le bonheur consiste à se mettre au service de l'intérêt général. Dans la pratique cela signifie principalement : servir la Patrie comme soldat. Sparte était de toutes les cités grecques la plus guerrière, mais Rousseau ne le mentionne pas.



Fondation pour le Prix International Spinoza

La Fondation pour le Prix International Spinoza décerne tous les deux ans un prix à un scientifique ou un philosophe ayant à son actif une contribution originale au débat sur l'éthique et la société. La Fondation se propose de stimuler ce débat, dans les structures scolaires, politiques, professionnelles et dans la société dans son ensemble. Elle peut ainsi contribuer à une réflexion sur les valeurs et les normes. La Fondation a une orientation internationale car par la mondialisation les questions d'éthique ont acquis une dimension mondiale. Le nom du Prix, La lentille Spinoza, se réfère au métier qu'exerçait Spinoza : les lentilles que polissait Spinoza pour microscopes et télescopes permettaient de voir des choses presque inaccessibles à l'œil nu. La lentille peut donc aussi être un symbole du regard rigoureux et interrogateur du lauréat, qui a interrogé de nouveaux champs de l'éthique ou a ouvert de nouvelles perspectives sur

la société humaine, tout en travaillant dans la perspective de Spinoza et de ses valeurs : la raison, la liberté et la tolérance.

En novembre 2012, le septième prix Spinozalens, sera remis au philosophe français, **Pierre Rosanvallon**. Pierre Rosanvallon a largement contribué à la recherche des origines et de l'histoire de la démocratie moderne. Dans son livre, *La contre-démocratie*, il se penche sur les tendances qui, aujourd'hui, représentent un danger pour la démocratie en Europe, notamment le manque de confiance dans la politique et la montée des mouvements populistes.

Le premier lauréat, le Palestinien **Edward Said**, chercheur en littérature et en sciences politiques et sociales, doit surtout sa notoriété à ses recherches sur le colonialisme et l'impérialisme occidentaux.

En 2002, le Prix a été attribué au philosophe israélien **Avishai Margalit** pour ses travaux politiques et philosophiques. Deux ans plus tard, le lauréat est **Tzvetan Todorov**, un Bulgare qui, au début des années soixante, s'est réfugié en France pour fuir le régime communiste de son pays. C'est un grand spécialiste d'études littéraires et d'analyses des problèmes fondamentaux, tels que le racisme, le totalitarisme, le terrorisme et la violence, dont souffre actuellement la civilisation mondiale. En 2006, ce fut au tour de **Donna Dickenson** d'être récompensée, une juriste et politologue américaine qui s'est établie en Angleterre en signe de protestation contre la guerre au Vietnam. Le Prix lui a été attribué en particulier pour son profond engagement dans le domaine de l'éthique et du droit dans le domaine médical.

La cinquième Lentille Spinoza a récompensé **Michael Walzer**, philosophe politique américain. Son oeuvre importante traite de thèmes tels que l'équité, l'égalité et le pluralisme. Il a aussi beaucoup écrit sur les concepts de révolution et de guerre ; Son livre *Les guerres justifiées et injustifiées* a été traduit en néerlandais il y a quelques années. En 2010, ce prix a été décerné au sociologue américain, **Richard Sennett**. Ses ouvrages traitent de sujets comme le respect, l'impuissance de l'individu dans la société moderne et les limites de la pensée en termes de marchés.

Meer informatie www.spinozalens.nl

Colofon

La lettre pédagogique Rousseau 2012/2013 est éditée par la Fondation pour le Prix International Spinoza et est destinée à être utilisée dans les établissements d'enseignement secondaire.
Auteur: Dr. Hans Dijkhuis
Conception: Henk Droog
Illustration: Maartje de Sonnaville
Traduction: Mireille Cohendy

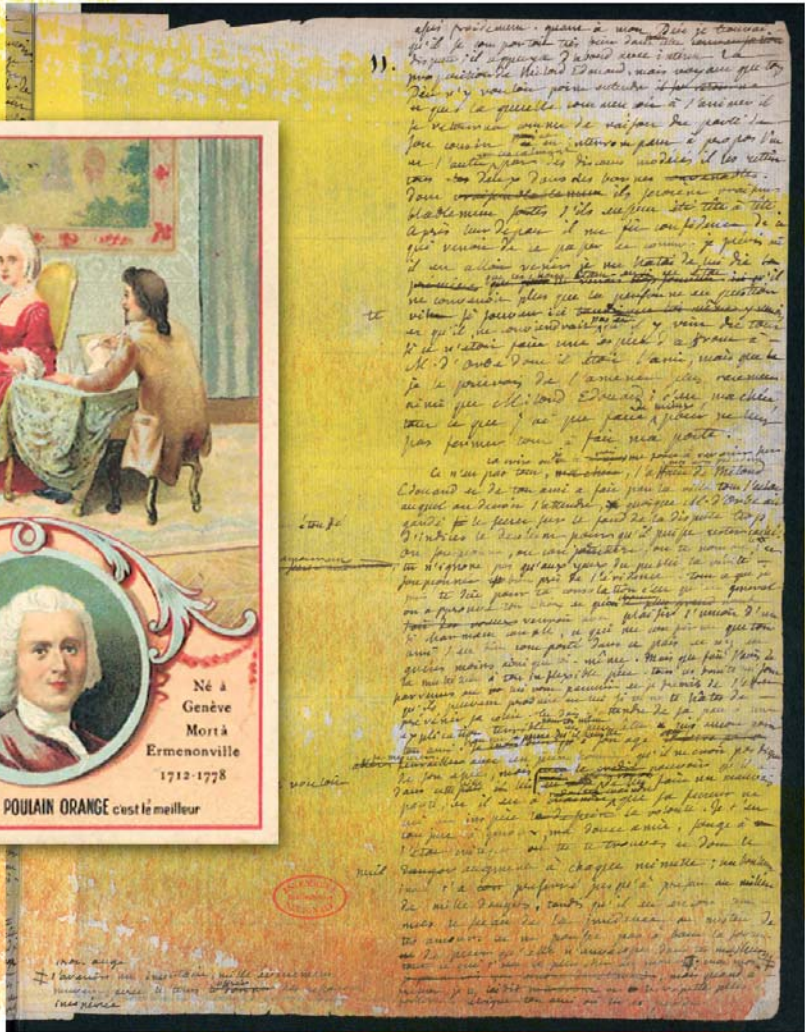
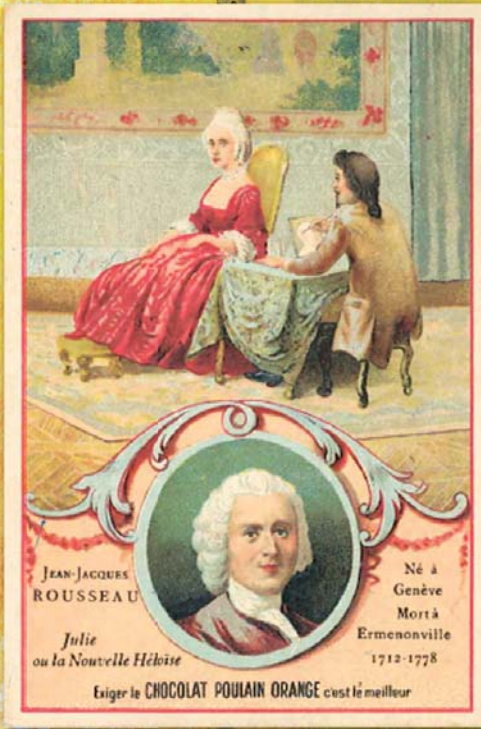
© Fondation pour le Prix International Spinoza.
www.spinozalens.nl

Avec nos remerciements à l'Institut Français des Pays-Bas



La lettre pédagogique a reçu le soutien du Anthonia Bloemberg Fonds et du Prins Bernhard Cultuurfonds
www.cultuurfonds.nl



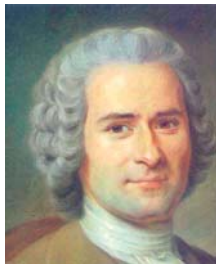


Frederik de Grote (Frédérique le Grand), roi de Prusse, contemporain de Rousseau, se disait 'premier serviteur de l'État'. Il n'était cependant pas un défenseur de la souveraineté du peuple. Il était et demeura un monarque, un despote, même si on le compte parmi les 'despotes éclairés'. Il adopta certaines idées des Lumières, comme le droit à l'enseignement et à une justice pour tous, mais il refusait au peuple tout pouvoir politique.

Les dernières années

Les idées développées par Rousseau dans *Émile ou de l'éducation* et dans *Le Contrat social* sont considérées comme une menace par les autorités françaises, au point qu'il fait l'objet d'un mandat d'arrêt. Il se réfugie en Suisse et quelques années plus tard en Angleterre, en

compagnie de Thérèse, sa compagne, et de David Hume. Il travaille à son autobiographie : *Les Confessions*. De plus en plus en proie à la paranoïa, Rousseau finit par s'éloigner de Hume et par rentrer en France où, sous un pseudonyme dans un premier temps, il passera la fin de sa vie.



Il gagne sa vie en recopiant des partitions et, étant en quête de reconnaissance et cherchant à se justifier, il écrit encore deux livres sur lui et sur ses idées : *Rousseau, juge de Jean-Jacques*, ou *Dialogues* et *Les Rêveries du promeneur solitaire*. Dans ce dernier ouvrage inachevé, il se présente comme un homme social aimant l'humanité, mis au banc de la société par ses concitoyens. « Me

voici donc seul sur la terre, n'ayant plus de frère, de prochain, d'ami, de société, que moi-même » écrit-il. Il n'est cependant pas abandonné de tous. Jusqu'à sa mort, en 1778, il est entouré d'amis et d'admirateurs, ainsi que de Thérèse.

La reconnaissance qu'il recherchait durant sa vie lui fut largement octroyée après sa mort. Quelques années plus tard, ses œuvres complètes furent publiées. Ses idées sur la liberté et l'égalité en firent l'une des principales sources d'inspiration de la Révolution française, qui éclata onze ans après sa mort. Au lendemain de la Révolution, ses cendres furent transportées au Panthéon, à Paris, un immense honneur pour ce philosophe qui n'a jamais adopté la nationalité française.

Suggestions pour des questions et réflexions

Questions

- 1 Comment Rousseau voit-il la différence entre l'état de nature et la vie en société dans *Sur l'inégalité* ?
- 2 Comment, selon Rousseau, le citoyen peut-il être à la fois libre et assujéti ?
- 3 La Reine Beatrix a qualifié son règne de : « couronnement de la république ». Dans quelle mesure peut-on qualifier les Pays-Bas de république ?
- 4 Quelle est la différence entre une démocratie directe et une démocratie parlementaire ?

Exercices appliqués

- 1 La critique sociale de Rousseau contenue dans *Sur l'inégalité* parmi les hommes, s'applique-t-elle encore à notre époque ? Motivez votre réponse.
- 2 La démocratie néerlandaise s'appuie sur le principe de la représentation. Pourtant, outre les élections, il existe d'autres façons pour le citoyen d'exercer directement son influence. Quelles sont ces façons ?
- 3 Tous les deux ans un prix est attribué qui s'appelle la Lentille Spinoza. Dans cette lettre, les lauréats précédents sont brièvement décrits. Choisissez l'un de ces lauréats et cherchez des données qui se rapportent à sa vie ou à son œuvre. Avec des mots qui sont les vôtres, essayez d'expliquer pourquoi, à votre avis, le jury lui a décerné la Lentille Spinoza (environ 150 mots).